



PLEINS FEUX SUR LA COLLECTION

Découvrez les histoires inédites d'Ottawa.

Volume 1

Ottawa
ARCHIVES

Table of Contents

Pleins feux sur la collection anthologie – Volume 1	2
L'aérodrome de Uplands – Prendre son envol à Ottawa	3
La lutte et la fuite des Civil Service Chieftains	5
Nouveau regard sur le Royal Ottawa Sanatorium	8
Pierre St-Jean (1833-1900) : L'homme derrière le maire.....	12
Le registre des inspecteurs de la prison du comte de Carleton	14
Lettre sur le scotch et un cadeau de livres	18
Mettons Ottawa et la Tribune de la presse parlementaire en lumière à l'époque de la Confédération	20
Project 4000	25
Souvenirs d'amitié : Cadeaux offerts aux maires d'Ottawa.....	28
Diapositives sur plaque de verre.....	30
La représentation des Autochtones dans les archives.....	33
Un phénomène musical en balade à North Gower	35
L'Auberge coloniale – une maison de rêve	39
Plus qu'un simple dépanneur	42
Se procurer des livres dans le confort de son foyer.....	45

Pleins feux sur la collection anthologie – Volume 1

Découvrez les histoires inédites d'Ottawa

La rubrique Pleins feux sur la collection met en lumière la collection de photographies, de documents, de livres rares, d'œuvres d'art, d'artefacts et d'autres éléments figurant aux Archives de la Ville d'Ottawa. De nouvelles rubriques sont ajoutées régulièrement, et portent sur des articles sélectionnés en raison de leur rareté, de leur valeur, de leur caractère unique, de la fascination qu'ils suscitent ou de leur importance historique. Ces rubriques, rédigées par notre personnel, sont publiées chaque mois.

Les rubriques précédentes présentent une variété d'histoires propres à Ottawa, depuis le terrain d'aviation d'Uplands jusqu'au Projet 4000, en passant par les plaques de lanterne magique, etc.

L'aérodrome de Uplands – Prendre son envol à Ottawa

Les documents de la famille Rowat de la succursale Rideau (MGR033-09) contiennent une photographie d'un avion et d'un groupe de quatorze personnes qui pourrait avoir été le premier avion à atterrir à Ottawa ou le premier vol commercial à y atterrir de nuit. Bien que ni l'un ni l'autre hypothèse ne puisse être confirmée, il s'agit néanmoins d'une photographie intéressante qui a été prise à l'aérodrome de Uplands où Charles Lindbergh avait atterri quelques années plus tôt et qui témoigne probablement d'un premier vol quelconque.



Avion de la Firestone atterri à l'aérodrome de Uplands, à Ottawa, avec un groupe de passagers.

Selon les marques distinctives que porte l'avion et son apparence, il s'agirait d'un Ford trimoteur tout en métal appartenant à la Firestone Tire and Rubber Company d'Akron, en Ohio. L'Ottawa Journal avait annoncé plus d'une semaine à l'avance que Hugh Carson Co. Ltd., grossiste local de la Firestone Tire and Rubber Company of Canada, faisait venir l'avion de la compagnie afin que les concessionnaires locaux et leurs amis puissent monter à bord pour effectuer ce qui était pour beaucoup d'entre eux un premier vol. L'estampe de Carson apparaît au bas du cadre en carton de la photographie. Le nom des Studios Hands d'Ottawa est également estampillé au verso; ceux-ci avaient probablement été embauchés pour immortaliser chaque vol avec une photo. William McConnell était le pilote, tandis que E.J. Quigley était le copilote (plus

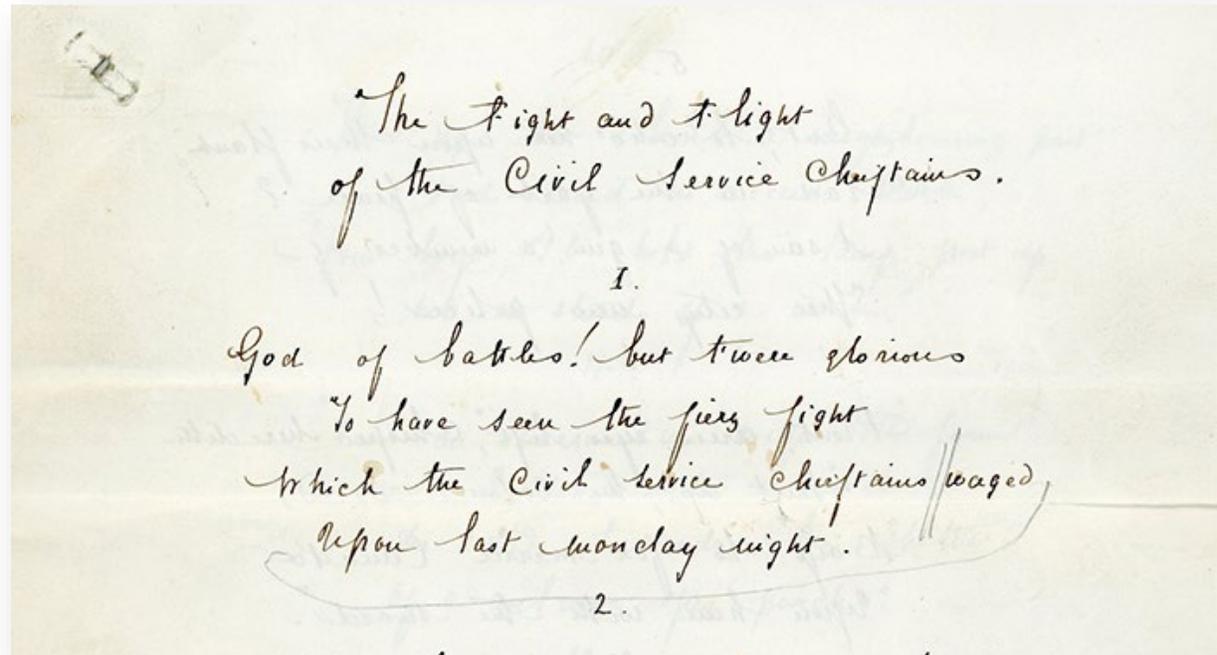
tard, il allait devenir le premier pilote de la poste aérienne du Libéria). Arrivant avec eux dans l'avion, on peut voir un certain nombre de dirigeants du siège social canadien de la Firestone à Hamilton, dirigés par le président de la société canadienne, Earl W. BeSaw. Étaient également présents J.A. Livingston, directeur des ventes commerciales, et Russell T. Kelley, conseiller en publicité, qui deviendra plus tard ministre au sein du gouvernement de l'Ontario. L'avion de la Firestone a effectué près de trente vols au-dessus de la ville en deux jours (du 17 au 18 septembre 1930) lors de cette escale promotionnelle à Ottawa, embarquant quinze passagers à la fois. Mais ce n'était pas la première fois que l'avion de la Firestone se rendait à Ottawa. Le 6 octobre 1929, il était atterri à l'aérodrome de l'Ottawa Flying Club à Uplands en tant qu'avion de service lors du cinquième National Air Tour, en compétition pour le trophée Edsel B. Ford. L'avion de la Firestone devait revenir à Ottawa en août 1931, date à laquelle il aurait visité 136 villes en cumulant près de 1900 vols et en transportant près de 20 000 passagers.

Le quatrième homme à gauche semble être Russell Kelley. Comme les noms des autres passagers photographiés demeurent inconnus, on ne sait pas comment cette photo s'est retrouvée dans les papiers de la famille Rowat. Il est toutefois possible que l'un des hommes sur le point d'effectuer son premier vol soit John T. Patterson de Manotick ou son fils Jack, qui exploitaient ensemble le garage Patterson à Manotick dans les années 1930 et 1940. En 1932, Jack a épousé Nora Harris, belle-sœur de William Rowat, ce qui pourrait expliquer pourquoi la photographie s'est retrouvée dans les papiers de la famille Rowat. L'annotation « à conserver » inscrite au crayon figure au verso de la photographie. Cette photographie a sans doute eu beaucoup de valeur pour celui qui a effectué son premier vol dans l'avion de la Firestone ce jour-là, c'est pourquoi elle est conservée aux Archives de la succursale Rideau.

Original publié dans le bulletin d'information de 2017 de la Société historique du canton de Rideau. Texte rédigé par Stuart Clarkson, archiviste de la Ville d'Ottawa.

La lutte et la fuite des Civil Service Chieftains

Ce poème (RG 41), écrit par l'honorable J. C. Patterson, raconte un combat imaginaire, à la fin des années 1860, entre les Civil Service Rifles et la Police d'Ottawa dans les rues de la ville.



1.

God of battles! but t'were glorious
To have seen the fiery fight
Which the Civil Service Chieftains waged
Upon last Monday night.

[. . .]

34.

And now God our noble Queen,
God send our country peace,
And keep our chieftains from the hands
Of the Ottawa Police.

Comme le décrit le poème, après avoir tenu une longue rencontre et passé une nuit à boire, les Civil Service Rifles sont rentrés à la caserne, vêtus de leur uniforme complet et armés d'épées, ivres et chahuteurs. Ils sont tombés sur des membres de la Police d'Ottawa et ont provoqué une bagarre, obligeant les policiers à maîtriser le groupe. Les

noms des Rifles impliqués dans le conflit sont mentionnés dans le poème, alors que ceux de la Police d'Ottawa ne le sont pas. À l'origine, les Rifles et la Police d'Ottawa étaient chargés de maintenir l'ordre public dans la ville, ce qui rendait la relation entre les deux corps difficiles.

Civil Service Rifles

Formé en 1861 à Québec, le Civil Service Rifle Corps est une compagnie de volontaires composée de membres de la fonction publique. Lorsque la capitale de la province du Canada est devenue Ottawa, les Rifles y ont établi leur quartier général. Ils ont fusionné avec le Civil Service Rifle Regiment en 1866 et leur première inspection a eu lieu le 14 janvier 1866, où ils ont défilé dans la rue Wellington (aujourd'hui la rue Kent). Pendant les raids des Fenians (1866 à 1870), ils patrouillaient dans les rues d'Ottawa pour protéger la capitale contre une éventuelle attaque. Les Rifles faisaient partie du bataillon provisoire commandé par le lieutenant-colonel Wiley, qui est mentionné dans le poème comme « le colonel ».

L'ancien blason de la Ville d'Ottawa arbore un officier des Civil Service Rifles (image ci-dessous).



Le Civil Service Regiment a été démantelé en 1866, mais les membres ont continué à faire partie de la Civil Service Rifle Company jusqu'en 1879. Ils ont finalement été démantelés et sont devenus les Governor General's Foot Guards, qui ont été formés par une ordonnance générale le 7 juin 1872.

Service de police d'Ottawa

L'année même où les Rifles sont arrivés à Ottawa, le conseil municipal a adopté le règlement 235, datant du 26 mai 1866, afin de créer un service de police salarié à temps plein à Ottawa. Cela dit, l'histoire de la Police d'Ottawa remonte à l'époque de Bytown et de l'armée britannique. Le lieutenant-colonel John By a été le premier magistrat de Bytown et son successeur a demandé au gouverneur général, Sir George Ramsay, comte de Dalhousie, en 1827, de nommer des magistrats civils. Cinq magistrats sont nommés et assurent la paix et l'ordre, tout en faisant office de conseil. À la constitution de Bytown en tant que village en 1847, le premier règlement nommait les représentants municipaux ainsi que les premiers agents de police et déclarait que les fonctions du corps de police étaient « le maintien de la paix et la protection de la vie et des biens des habitants de Bytown, du maire et du conseil municipal de la ville de Bytown ».

Texte rédigé par Jacinda Bain, archiviste de la Ville d'Ottawa | juillet 2022.

Nouveau regard sur le Royal Ottawa Sanatorium

Les photos aériennes du fonds d'Alexander Onoszko sont des archives fascinantes du paysage bâti observé à Ottawa du milieu des années 1920 aux années 1980. L'une des images les plus saisissantes que j'ai découvertes récemment est la CA008379, « Royal Ottawa Sanatorium », sur laquelle on peut voir un établissement occupant un vaste terrain coincé entre l'avenue Carling et l'autoroute 417 pendant la construction du Queensway. Constatant ma méconnaissance de ces bâtiments et de l'histoire du Royal Ottawa, j'ai entamé des recherches à l'aide des documents du sanatorium conservés dans nos archives communautaires.



« Royal Ottawa Sanatorium », 1960

City of Ottawa Archives | Alex Onoszko, MG159, CA008379

Prise en 1960, la photo d'Onoszko montre les bâtiments vers la fin de l'époque où ils servaient de sanatorium pour les personnes atteintes de tuberculose. On peine à l'imaginer en raison de la proximité des habitations regroupées près de l'hôpital sur cette image, mais ce secteur était à l'époque en pleine campagne et le sanatorium se trouvait à la périphérie de la ville. Cet isolement était voulu – il n'existait aucun traitement médicamenteux pour cette maladie respiratoire lors de l'ouverture de l'établissement en 1910, et le diagnostic de tuberculose ou de « consommation » résonnait souvent comme un arrêt de mort. La situation devait être terrifiante compte tenu de sa prévalence. En 1905, on estimait à plus de 500 le nombre de tuberculeux à

Ottawa, cette affection tuant deux fois plus de résidents que toutes les autres maladies infectieuses confondues. Le seul traitement était le repos, l'air frais et la saine alimentation, autant de bienfaits que la plupart des Canadiens de la classe ouvrière ne pouvaient pas s'offrir.

À la fin du XIX^e siècle, la National Sanatorium Association entreprit de développer des établissements spécialisés pour lutter contre cette terrible maladie, à une époque où les hôpitaux étaient financés par des organismes de bienfaisance ou de manière privée par leurs patients. Avec l'aide de l'association locale de lutte contre la tuberculose, on a pu recueillir assez d'argent public pour financer la construction d'un nouvel hôpital à Ottawa pour les cas les plus avancés. Cet établissement fut appelé le Lady Grey Hospital, en l'honneur de la fille du gouverneur général, collecteur de fonds important du nouvel établissement. Il s'agissait seulement du troisième hôpital de ce genre en Ontario.

Le Lady Grey Hospital est visible sur la photo d'Onoszko, tout à droite du complexe. Construit dans un boisé isolé sur un vaste terrain, il abritait 30 lits, tous occupés dès la première année. L'hôpital était conçu de manière à permettre l'ouverture des fenêtres de toutes les salles communes du côté sud pour offrir une aération naturelle. On peut observer cette caractéristique sur une photo antérieure de l'établissement, portant le numéro CA001795.



« Édifice Lady Grey, Royal Ottawa Sanatorium », vers 1930
Archives de la Ville d'Ottawa | Hands Studio, MG014, CA001795

Tout juste après l'inauguration de l'hôpital, il était prévu de construire un sanatorium à l'intention des cas les moins extrêmes. L'édifice Perley Memorial (qui doit son nom à

son principal bailleur de fonds, le négociant en bois George Perley) fut ainsi érigé; sur la photo d'Onoszko, on peut l'apercevoir avec sa façade incurvée, directement au sud du château d'eau. Au moment de son inauguration en 1913 par Son Altesse Royale le duc de Connaught (gouverneur général et fils de la reine Victoria), ces édifices devinrent connus collectivement sous l'appellation de Royal Ottawa Sanatorium.

Au dire de tous, la vie y était difficile malgré les efforts déployés pour offrir des divertissements, car le traitement consistait pour la plupart des patients à rester alités. Roger Power, historien du sanatorium, relate ce qui suit dans son ouvrage intitulé *The Story of the Royal Ottawa Hospital* (1985) : « Il est aujourd'hui difficile d'imaginer que les patients passaient des mois et même des années au sanatorium... pour certains d'entre eux, cette convalescence représentait la moitié d'une vie normale » (p 39). Des périodes aussi longues d'isolement de ses amis et de ses proches semblent véritablement impossibles à imaginer.

Au fur et à mesure qu'Ottawa se développait et que ses résidents se sensibilisaient à la nécessité d'isoler les personnes atteintes de tuberculose, le « San » poursuivait son programme de construction. La Croix-Rouge finança la construction d'un préventorium pour enfants au début des années 1920, érigé au nord de l'édifice Lady Grey (CA027487). Puis, au milieu des années 1920, une autre résidence pour adultes, l'édifice Whitney, ouvrit ses portes. Sur la photo d'Onoszko, il s'agit de la grande structure derrière et au nord de l'édifice Lady Grey. Après un coup d'arrêt des travaux par suite de la Seconde Guerre mondiale, une autre vaste campagne d'aménagement eut lieu dans les années 1950, qui donna lieu à la construction de l'infirmerie (qui deviendra plus tard le Carmichael). Sur l'image d'Onoszko, on aperçoit cette structure à l'extrême gauche du terrain de l'établissement.



« Préventorium de la Croix-Rouge, Royal Ottawa Sanatorium », vers 1930
Archives de la Ville d'Ottawa | Hands Studio, MG014, CA027487

Ironiquement, alors que la dernière phase importante des travaux était en cours, les premiers médicaments pour traiter la tuberculose firent leur apparition. Toutefois, personne ne s'était préparé à leur efficacité éventuelle. En quelques années, ces médicaments avaient permis de réduire considérablement le nombre de décès et la durée du traitement. Pour la première fois, des lits du sanatorium étaient inoccupés. En 1961, juste après que la photo d'Onoszko fut prise, le conseil d'administration de l'hôpital décida d'autoriser le traitement de toute maladie ou invalidité et d'ajouter de nouveaux services, essentiellement axés sur la santé mentale. Cette réorientation allait mener à un changement de nom et l'établissement devint l'Hôpital Royal Ottawa en 1969. La dernière salle commune pour tuberculeux fut fermée dès l'année suivante. Les bâtiments originaux de l'hôpital apparaissant sur la photo d'Onoszko ont été utilisés jusqu'au début des années 2000, lorsque fut aménagé le complexe moderne de l'Hôpital Royal Ottawa que nous connaissons aujourd'hui.

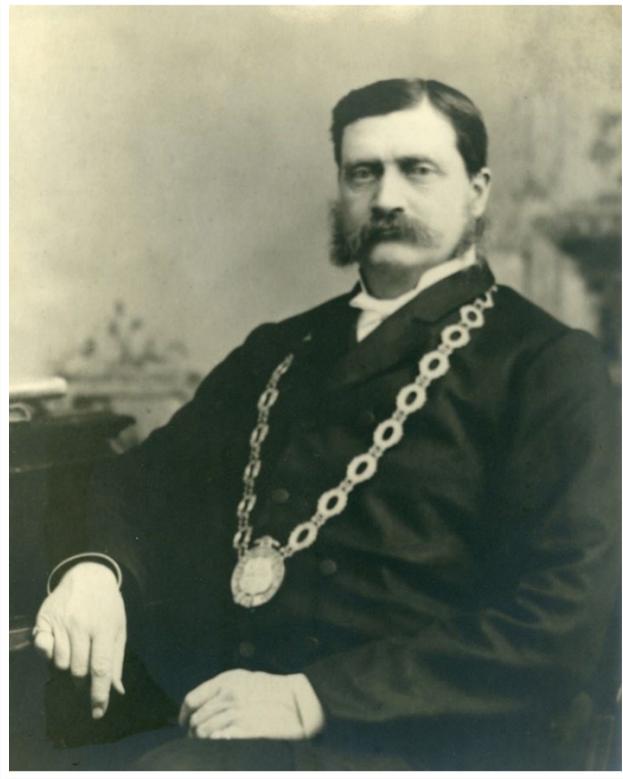
Avec la démolition des édifices du sanatorium, on a l'impression que ce volet important de notre histoire médicale a également disparu. Au Canada, nous avons souvent tendance à penser que la tuberculose est une maladie appartenant à un passé lointain, malgré sa prévalence ininterrompue dans d'autres parties du monde. C'est l'une des raisons pour lesquelles les collections d'archives comme les photos d'Onoszko sont si importantes; en inventoriant le patrimoine bâti d'Ottawa, ces photos actent également l'existence d'un hôpital qui a joué un rôle essentiel pour sauver la vie de milliers de résidents et révèlent à quel point la tuberculose était en fait courante. En cette période de pandémie de COVID, la photo du Royal Ottawa Sanatorium vient nous rappeler que nos ancêtres pas si lointains ont également vécu des expériences difficiles avec des maladies contagieuses, et peut nous permettre de mieux apprécier notre système public de soins de santé.

Texte rédigé par Claire Sutton, archiviste de la Ville d'Ottawa | 2022.

Pierre St-Jean (1833-1900) : L'homme derrière le maire

Le dévouement du maire Pierre St-Jean auprès des autres et l'effet positif qu'il a eu en tant que personne derrière l'image publique sont une source d'inspiration pour tous. Ce père de famille et médecin de carrière qui ressentait le besoin d'aider autrui a su faire preuve du même dévouement dans le domaine de la politique. Tout comme la majorité des politiciens, il voulait servir ses concitoyens tout en améliorant et maintenant les services communautaires. Ce sont ces mêmes aspirations qui ont guidé ses propositions politiques.

Pierre St-Jean, né à Bytown en 1833, était le fils de l'un des premiers francophones à s'installer à Ottawa. Il a fréquenté la seule école francophone de la ville, a poursuivi ses études au Collège de Bytown, et a obtenu son diplôme de médecine au Collège McGill de Montréal. À son retour de Montréal, il est devenu l'un des trois médecins francophones d'Ottawa. Il a fait partie de la première équipe du personnel régulier de la Congrégation des Sœurs Grises de la Charité d'Ottawa (qui a fondé l'Hôpital général d'Ottawa). En dehors de son travail de médecin et de politicien, il a continué de soigner gratuitement les personnes moins nanties, aiguillées par les sociétés d'entraide d'Ottawa.



Le maire Pierre St-Jean
Archives de la Ville d'Ottawa | CA012345

Pierre St-Jean et Joseph Balsora Turgeon ont fondé une société littéraire, Cabinet de lecture, offrant la lecture à voix haute aux francophones illettrés. Avec trois autres membres de l'Institut canadien-français d'Ottawa, Pierre St-Jean a fondé le premier journal francophone de l'Ontario – Le Progrès. Il a également participé à la création de l'orphelinat Saint-Joseph et de la Metropolitan Society for the Prevention of Cruelty to Animals. Il a aussi travaillé inlassablement auprès de la Société de Saint-Vincent de Paul. En fait, Pierre St-Jean a consacré temps et argent à bien des institutions culturelles francophones et anglophones de la région, telles que l'Ottawa Musical Union.

Ses objectifs, en tant que maire d'Ottawa (1882-1883), étaient de développer les industries manufacturières et ferroviaires de la ville, de promouvoir une taxation équitable des sociétés bancaires et d'investissements et d'améliorer les réseaux d'égouts et les conduites sanitaires d'Ottawa. Il a réussi à faire adopter un règlement sur les primes, ce qui a permis d'éviter au Conseil municipal d'être à la merci du Chemin de fer Canadien Pacifique lorsque ce dernier a atteint la ville.

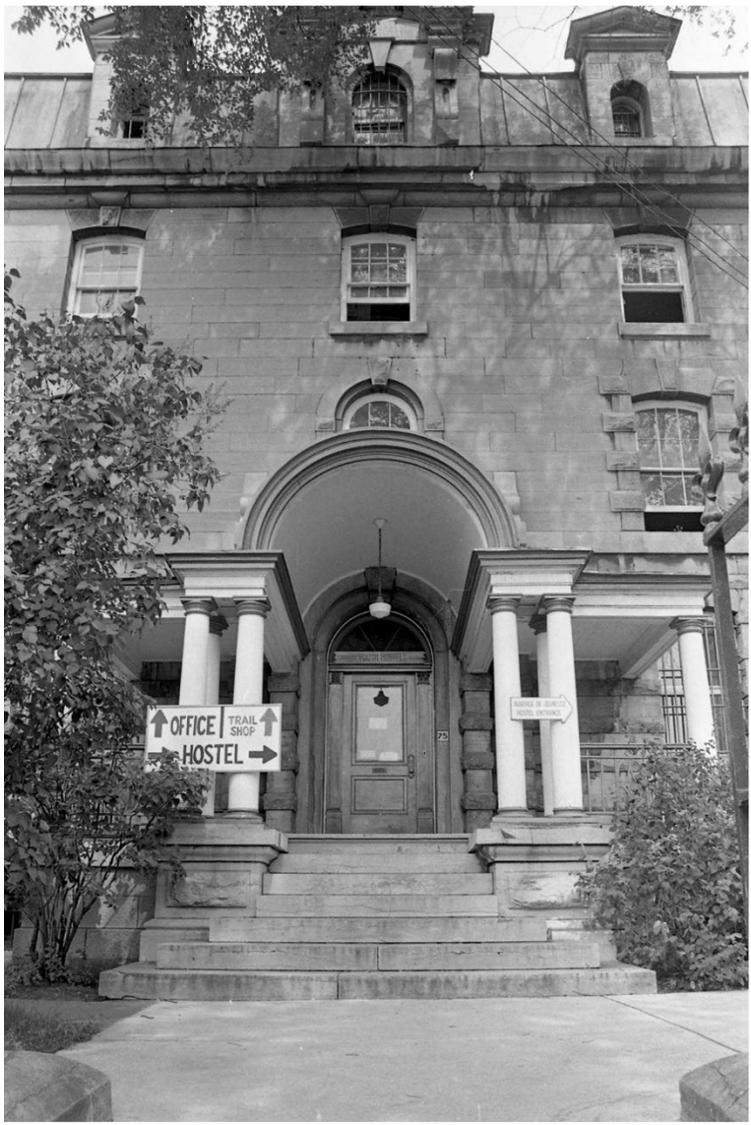
À la Chambre des communes, Pierre St-Jean s'est déclaré en faveur de l'amnistie des personnes ayant participé à la Rébellion de la rivière Rouge en 1869-1870. Il a encouragé l'amélioration de la navigation sur la rivière des Outaouais, la protection des droits des minorités de toute religion, la création d'un traité de réciprocité juste et la construction du chemin de fer au Canada, afin d'ouvrir le pays aux immigrants.

Malgré les conflits interculturels de l'époque, les obsèques de Pierre St-Jean, qui ont été à l'image de sa générosité et de ses aspirations politiques, ont reflété à quel point les communautés francophones et anglophones l'estimaient.

Texte rédigé par Anne Lauzon, archiviste de la Ville d'Ottawa | février 2022.

Le registre des inspecteurs de la prison du comte de Carleton

L'un des plaisirs à se promener dans une ville est d'y voir les vestiges architecturaux d'un autre temps. La prison du comté de Carleton, qui était située au 75, rue Nicholas et a été transformée en auberge, est un bâtiment fascinant sur ce plan.



Prison de la rue Nicholas [prison du comté de Carleton], août 1975
Archives de la Ville d'Ottawa | CA027461

Aux Archives de la Ville d'Ottawa, on trouve un registre d'allure plutôt anodine contenant les rapports des inspecteurs sur l'état de la prison du comté de Carleton, de mai 1874 au 8 janvier 1907 (MG274). Ces rapports étaient produits deux fois l'an jusqu'aux années 1900, puis annuellement par la suite. Le registre, qui couvre 31

années de l'histoire de la prison, détaille l'état de l'établissement, des cellules, du bâtiment et de la cour, le nombre de prisonniers et leurs crimes ainsi que la qualité des repas, de la literie et des vêtements. Chaque entrée est une sorte d'instantané de l'établissement à un moment précis dans le temps.

En 1868, en application d'une loi sur l'inspection des prisons, des hôpitaux, des organismes de bienfaisance et des tribunaux, un poste d'inspecteur des prisons et des organismes publics de bienfaisance a été créé. Son titulaire devait :

« [...] visiter et inspecter chaque geôle, refuge, pénitencier et prison ou autre lieu en Ontario qui serve ou soit assigné à la détention de personnes, une fois par an ou plus souvent, si nécessaire ou demandé par le ministre. L'inspecteur peut évaluer chaque personne qui occupe des fonctions ou reçoit un salaire ou une rémunération dans un tel lieu, demander à inspecter tous les livres et documents du lieu et se renseigner sur les affaires qui s'y déroulent. » (paragraphe 8(1))

Au départ, il n'y avait qu'un seul inspecteur pour toute la province : John Woodburn Langmuir (1882-1905), qui a occupé ce poste de 1868 à 1882. Il est l'auteur de la première entrée du registre, rédigée en cursive à l'encre noire le 16 mai 1874. Plusieurs de ses rapports se trouvent dans l'Ottawa Daily Citizen. Un extrait de l'un d'eux se trouve ci-dessous.

PRISON INSPECTION.

The County Gaol Visited by Prison Inspector Langmuir.

Mr. J. W. Langmuir, Inspector of Prisons and Asylums for Ontario, made his customary visit of inspection to the County Gaol yesterday, and the result may be gleaned from the following copy of his report:—

OTTAWA GAOL, 18th April, 1879.

A statutory inspection was made of this jail yesterday, when 37 prisoners were found in custody. Of these 33 are under sentence; three on remand, and one is detained as a lunatic. As the last named is certified to be insane, his transfer to an asylum will take place at once. Larceny, vagrancy, and prostitution constituted the chief offences of the sentenced prisoners. A comparison of the number of commitments of the present with the past year so far, indicate a falling off over 20 per cent.

It is gratifying to note the great decrease in the number of insane committed to our jail. In this respect the County of Carleton is exceptionally favored as compared with the surrounding counties.

The health of the jail is good. There is no sick prisoners in custody at present.

The only hard labor for the male prisoners at present is cutting wood, but stone breaking will commence immediately.

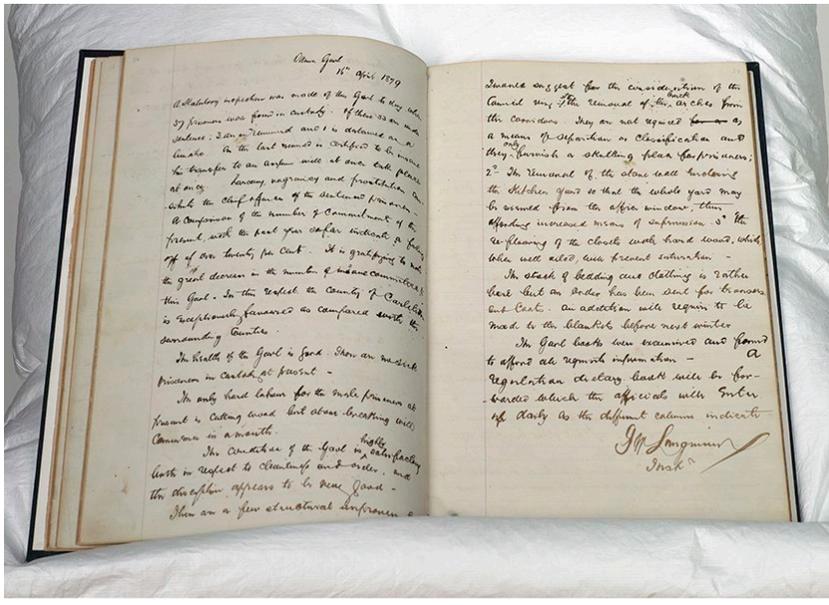
The condition of the jail is highly satisfactory, both in respect to cleanliness and order, and discipline appears to be very good.

There are a few structural improvements that I would suggest for the consideration of the Council, viz., the removal of the brick arches of the corridors. They are not required as a means of separation or classification, and they only furnish a skulking place for prisoners. 2nd. The removal of the stone wall inclosing the kitchen wall, so that the whole yard may be viewed from the office windows, thus affording increased means of supervision. 3rd. The re-flooring of the closets with hard wood, which, when oiled, will prevent saturation. The stock of bedding and clothing is rather bare, but an order has been given for trousers and coats. An addition will require to be made to the blankets before next winter.

The jail books were examined, and found to afford all requisite information. A regulation dietary book will be furnished, which the officials will enter in daily as the different columns indicate.

J. W. LANGMUIR,
Inspector.

Un rapport d'inspection
Ottawa Daily Citizen, 17 avril 1879, p. 3



Entrée du registre rédigée par J.W. Langmuir le 16 mai 1874
Article : Archives de la Ville d'Ottawa | MG274

Il y a 56 entrées dans le registre, toutes écrites par les inspecteurs des prisons et des organismes publics de bienfaisance (nom changé par la suite pour « inspecteur des prisons, des asiles et des organismes publics de bienfaisance). La plupart d'entre elles ont été écrites par John W. Langmuir (mai 1874 à février 1882), Robert Christie (février 1883 à avril 1890), J.H. Chamberlain (août 1891 à février 1902) et R.W. Bruce Smith (janvier 1905 à janvier 1907).

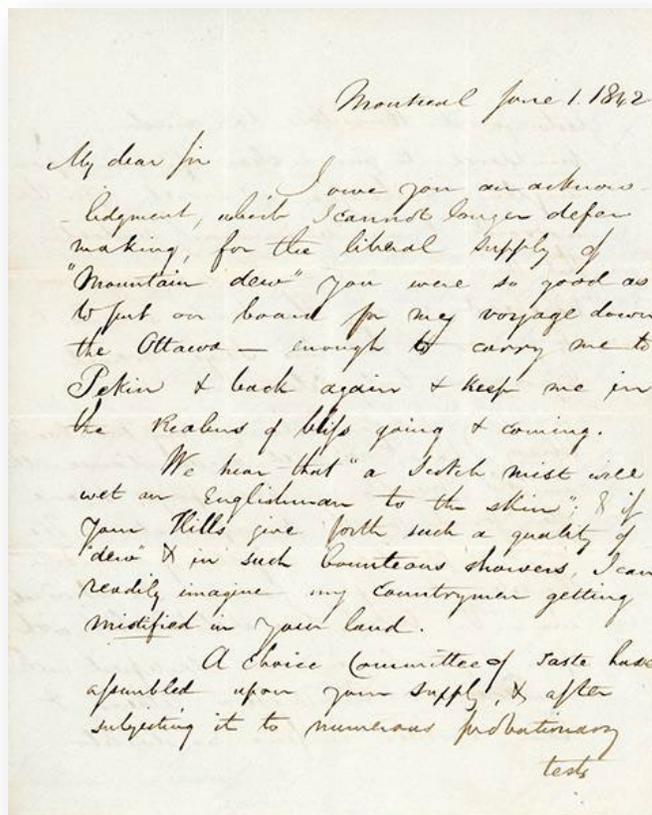
La prison du comté de Carleton, ouverte de 1862 à 1972, a été construite sur une terre donnée par Nicholas Sparks. Ses détenus avaient commis des meurtres, des agressions, du vagabondage ou des larcins (vols de biens personnels) ou encore exploité des maisons closes (prostitution). À l'époque, cette prison était considérée comme un établissement de détention à sécurité maximale moderne. Toutefois, si on la compare aux établissements d'aujourd'hui, elle laisse largement à désirer : ses cellules étaient minuscules, il n'y avait ni lumière ni ventilation, et les détenus n'étaient pas à l'abri des conditions météorologiques changeantes. Ces derniers avaient peu de moyens de s'occuper ou de se divertir.

Texte rédigé par Jacinda Bain, archiviste de la Ville d'Ottawa | janvier 2022.

Lettre sur le scotch et un cadeau de livres

Cette lettre de 1842 de Stewart Derbshire à William Stewart réaffirme que le bon scotch et la compagnie des livres sont universels et transcendent le temps, mais en révèle aussi un peu sur les caractères de ces deux hommes aux premiers jours de Bytown.

Derbshire parle de la réserve d'« alcool de contrebande » ou de scotch, que Stewart lui a donnée lors de son voyage sur la rivière des Outaouais et affirme « que cette liqueur brassée à Skye était vraiment céleste ». La lettre était à l'origine accompagnée d'un cadeau de deux volumes de livres, qui d'après leur description étaient très probablement : A series of original portraits and caricature etchings by the late John Kay miniature painter, Edinburgh with biographical sketches and illustrative anecdotes (Une série de portraits originaux et de gravures de caricatures par le regretté John Kay, peintre de miniatures, Édimbourg, avec des croquis biographiques et des anecdotes illustratives), Édimbourg, 1838.



Lettre de Stewart Derbshire, Montréal à William Stewart, Bytown,
1^{er} juin 1842 | CA027456
MG110-ABUS 003, p. 1

Derbshire écrit :

En parcourant ma bibliothèque de Montréal, j'ai renoué avec un vieil ami dans les pages duquel j'ai souvent trouvé de la joie et de l'information. Le livre est particulier, et plein d'anecdotes, de caractère et de puissance graphique... mais je pense que ce livre d' « Édimbourg par Kay » sera plus à sa place dans votre bibliothèque que dans la mienne, et je vous prie de me faire l'honneur de l'y placer, avec l'espoir que son contenu puisse parfois parfumer votre grog du soir.

Derbshire était connu pour son abondante hospitalité et sa générosité, mais ce qui est intéressant, c'est que ces deux hommes étaient des rivaux politiques l'année précédente.

Stewart Derbshire (1798-1863) est né à Londres du Dr Philip Derbshire de Bath et d'Ann Masterton d'Édimbourg. Il a eu une carrière variée en tant que soldat, avocat, journaliste, politicien et imprimeur de la Reine. En 1837, il a travaillé pour le gouverneur général Lord Durham, recueillant à New York des renseignements sur les activités du soulèvement du Bas-Canada. En 1840, il devient rédacteur en chef du Morning Courier à Montréal. Soutenu par le gouverneur général Sydenham, il remporte l'élection à la première Assemblée législative de la province du Canada en représentant Bytown en 1841, et en battant William Stewart. Il a également été nommé imprimeur de la Reine en 1841 avec George-Paschal Desbarats. Une nouvelle législation a été introduite peu de temps après, interdisant aux imprimeurs de la Reine de siéger au Parlement, et il ne s'est pas représenté aux élections en 1844.

William Stewart (1803-1856) est né sur l'île de Skye, en Écosse, fils de Ranald Stewart et d'Isabella McLeod. Sa famille a émigré au Canada en 1816 et s'est installée dans le comté de Glengarry. Il s'est installé à Bytown en 1827 et a ouvert, avec son associé John G. McIntosh, un magasin de marchandises sèches et d'approvisionnement en bois. Il supervisait et équipait des camps de bûcherons sur la rivière des Outaouais et ses affluents et vendait des radeaux de bois au Québec. Il fut également membre fondateur de l'Ottawa Lumber Association et est devenu porte-parole des exploitants forestiers. En 1841, il s'est présenté contre Stewart Derbshire aux élections à l'Assemblée législative pour Bytown. Bien que vaincu, il a aidé Derbshire à faire avancer les intérêts locaux. Il a ensuite été élu à l'Assemblée législative pour le comté de Russell, 1843-1844, puis pour Bytown, 1844-1847. En 1846, il a rédigé le projet de loi visant à incorporer Bytown et à fixer les limites de la ville.

Texte rédigé par Theresa Sorel, archiviste de la Ville d'Ottawa | décembre 2021.

Mettons Ottawa et la Tribune de la presse parlementaire en lumière à l'époque de la Confédération

L'album personnalisé D. Palmer Howe (MG825) est un album intrigant mettant en vedette une collection de photos originales en noir et blanc d'Ottawa à la fin des années 1860 et au début des années 1870. Créé vers Noël en 1873, l'album a peut-être été compilé par Howe pour commémorer son séjour à Ottawa lorsqu'il représentait la St. John Tribune à la Tribune de la presse parlementaire. Les images illustrent une époque décisive de la ville et évoquent une certaine tension alors qu'elle devenait la capitale du nouveau Dominion du Canada. Elles démontrent également le rôle de la presse lors de cet événement.

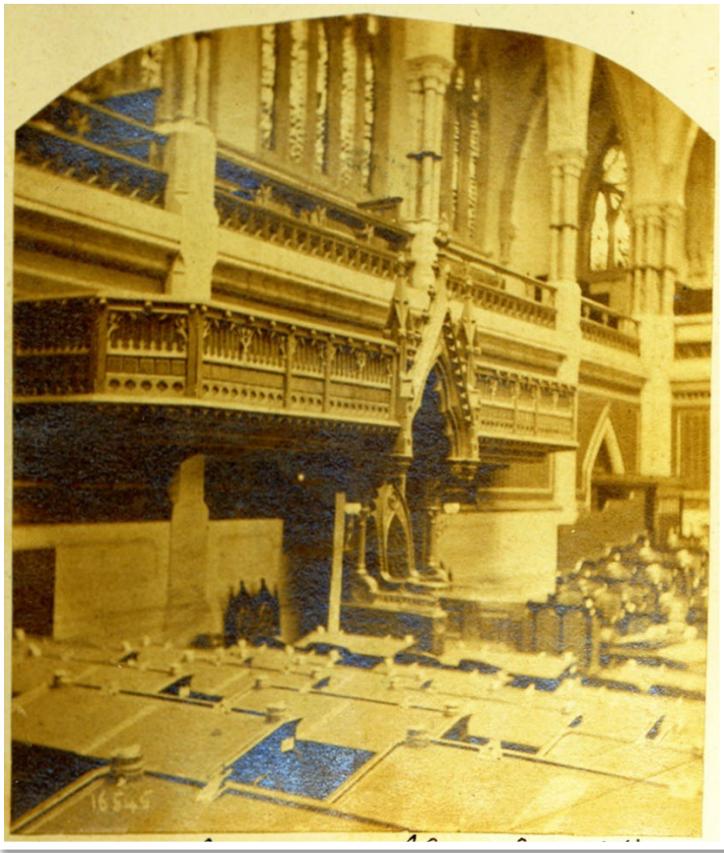


Tribune de la presse parlementaire, édifices du Parlement
Archives de la Ville d'Ottawa | CA027328

L'album de Howe commence par un collage d'images des nouveaux et très coûteux édifices du Parlement. Sur 55 photos compilées par D. Palmer Howe (1846-1874), 11 d'entre elles illustrent ce qui était alors le plus important chantier de construction en Amérique du Nord. Ces longs travaux de construction, qui ont eu lieu de 1859 à 1876, ont suivi [la désignation d'Ottawa comme capitale nationale](#) et se sont poursuivis longtemps après la Confédération. Ces photos comprennent l'extérieur de l'édifice du centre, de l'ouest et de l'est ainsi que l'intérieur de la Chambre des communes et la chambre du Sénat, indiquant leur style néo-gothique grandiose qui évoque les Chambres du Parlement britannique et sa démocratie parlementaire.

Les impressionnantes images du Parlement sont immédiatement suivies d'une douzaine de photos de la rivière des Outaouais et du commerce du bois. Elles documentent les chemins de schlitte, les moulins et les énormes piles de bois de la ville, qui révèlent la dominance constante du commerce du bois à l'époque, à la fois pour l'économie et pour le paysage d'Ottawa. Un point de vue important, peut-être pris à partir de l'escarpement du Parlement, illustre les chutes de la Chaudière (CA027328) et démontre l'amalgame de structures industrielles et résidentielles dans la région, dont la construction de certaines d'entre elles semble précaire sur le bord des ravins. On aperçoit dans l'album de Howe le contraste entre l'aspect industriel, dur et ouvrier d'Ottawa et la formalité et la constance des édifices du Parlement — un bon indicateur de la tension présente dans la ville après qu'elle est devenue la capitale.

En effet, les conflits et la tension se faisaient sentir dans l'ensemble du nouveau Dominion dans les années 1860 et 1870. Pendant des dizaines d'années, [la politique canadienne](#) a été contrôlée par un électorat élitiste d'hommes blancs propriétaires hargneux et provinciaux qui conservaient leur position en limitant le droit de vote et par la fraude électorale. La Confédération, qui devait en partie résoudre les tensions interrégionales, a seulement été établie après des années de négociation et sans consulter l'électorat. Le gouvernement responsable s'est enfin formé à la fin du 19^e siècle.



Tribune de la presse parlementaire, édifices du Parlement
Archives de la Ville d'Ottawa | CA027325

La presse a joué un rôle de premier plan dans les débuts du gouvernement fédéral. De la première session législative à Ottawa, en 1866, à 1875, les débats parlementaires ne comportaient aucun enregistrement officiel. Il revenait à un petit groupe de journalistes connu sous le nom de la Tribune de la presse de noter les activités gouvernementales et de les transmettre à leurs lecteurs. Bien que la presse rapportait les activités du gouvernement avant la Confédération, ce nouveau corps autodirigeant (formé en 1867 sous l'autorité du président de la Chambre) légitimait leurs activités. D. Palmer Howe était l'un des premiers journalistes qui travaillaient à Ottawa, ayant déménagé du Nouveau-Brunswick pour écrire pour le St. John Tribune de 1871 à 1874. Une image clé de son album documente l'apparence de la Tribune de la presse parlementaire dans le premier édifice de la Chambre des communes (CA027325). La tribune est une grande mezzanine au style néo-gothique placée directement derrière la chaise du président de la Chambre, son emplacement représentant la personne de qui relève la presse.



Portrait de la Tribune de la presse parlementaire, mars 1873
Archives de la Ville d'Ottawa | CA027326

Si la presse a fait partie du processus démocratique dès la Confédération, elle était également une entreprise partisane, ses journalistes étant associés à des partis ou politiciens en particulier et recevant des faveurs. Par exemple, [Tom White](#), que Howe a nommé le « père de la Tribune de la presse parlementaire » dans son album, représentait la Montréal Gazette pendant la même période que Howe et se servait de son journal comme porte-parole du Parti conservateur et comme plateforme pour sa carrière politique. Qui plus est, seule l'élite pouvait devenir membre de la Tribune de la presse parlementaire. L'élitisme est flagrant dans l'album de Howe, notamment une photo de groupe de la Tribune datée de 1873 (CA027326). Selon ses légendes, on y conclut qu'en mars 1873, la Tribune était une réflexion des anciennes colonies qui s'étaient jointes au nouveau Dominion du Canada (les journaux de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Québec y sont représentés). On y constate également uniquement des hommes blancs de classe moyenne, comme Howe lui-même (assis à l'extrême gauche). De notre point de vue moderne, cette photo documente les personnes assez privilégiées pour faire entendre leur voix à la fin du 19^e

siècle, une voix qui transmettait leur interprétation des travaux parlementaires et qui légitimait souvent la position des personnes au pouvoir à une époque où de nombreux Canadiens n'étaient toujours pas admis au suffrage, notamment les peuples autochtones, les femmes, les hommes de la classe ouvrière et les personnes de couleur.

L'album personnalisé de D. Palmer Howe contient bien plus d'information, mais ce sera pour une autre fois. (L'histoire des photographes probables des images, soit William Notman et William James Topley, dont le studio se situait en face du Parlement sur la rue Wellington, mérite un article à elle seule.) Cet impressionnant album nous montre un passé qui semble à la fois si loin de la propreté d'Ottawa aujourd'hui, mais si près en matière d'enjeux sociaux et politiques. L'album de Howe sous-entend que la démocratie au Canada a toujours été controversée, un processus rude et agité qui a souvent profité de l'exclusion pour définir et privilégier les personnes au pouvoir. Il faut nous en souvenir en définissant les injustices du passé, en travaillant vers la réconciliation et l'inclusion et en témoignant d'événements mettant la démocratie et la liberté d'expression à l'épreuve. L'album de Howe nous rappelle que la démocratie n'est pas automatiquement inclusive et paisible — nous devons travailler fort pour l'atteindre.

Texte rédigé par Claire Sutton, archiviste de la Ville d'Ottawa | août 2021.

Project 4000

En 1975, deux ans après le départ des troupes américaines du Vietnam-du-Sud, Saigon tombe sous le joug des forces communistes. Malgré la fin de la guerre et l'unification du Vietnam, la persécution des ceux qui ont appuyés les forces américaines et l'ancien régime démocratique du Vietnam-du-Sud s'installe. Des millions de sympathisants et d'anciens militaires sont envoyés dans des camps de rééducation, sont obligés de déménager, ou sont emprisonnés.

Ils sont près de 4 000 réfugiés à arriver à Montréal en 1975 parmi les 5 600 admis au Canada entre 1975 et 1976. En seulement deux ans, plus 1,4 million de Vietnamiens fuient leur pays pour trouver refuge ailleurs. En 1978, la Chine entre en conflit avec le Vietnam ce qui provoque une seconde vague personnes à fuir le pays.



Vietnamiens à Ottawa – Enfants vietnamiens dans une salle de classe 1980,
Peter Brousseau, photographe
Archives de la Ville d'Ottawa | CA027333

La majorité fuira par voies terrestres, par contre d'autres, en nombre impressionnant, utiliseront des bateaux et des embarcations de fortune pour s'échapper. Plusieurs devront soudoyer des passeurs, pour embarquer sur de vieux rafiots affrétés par des trafiquants humains naviguèrent les eaux tumultueuses de la mer de Chine. Un nombre évalué à plus de 300 000 personnes prirent la mer mais le tiers périra en mer.

Les pays avoisinants, la Malaisie, les Philippines, l'Indonésie, le Singapour, et la Thaïlande arrêteront d'accepter les réfugiés qui arrivaient en trop grand nombre en 1979. Les Nations Unies, lors d'une réunion d'urgence, mettent en place une réponse coordonnée des pays membres à la crise des réfugiés.

Émue par les images de cette crise humanitaire, Marion Dewar, alors maire d'Ottawa, décide de réunir des membres de la communauté, des diverses institutions religieuses, d'associations et des leaders du monde des affaires pour discuter de l'aide possible à apporter. Lors de la rencontre, elle demandera avec force à ce des moyens de pression soient mis en place afin que le ministère de l'Immigration augmente de 4 000 le nombre prévu de réfugiés qui seront admis pour la seule Ville d'Ottawa.



Praise for Dewar's plan (Des éloges pour le plan de Dewar) Ottawa Journal – édition du jeudi 5 juillet 1979, p. 47
Source : MG011

Elle reçoit l'appui unanime du Conseil, et mettra en place une consultation publique sur le Projet 4 000. Plus de 3 000 personnes assisteront aux présentations, et examineront les options d'aide proposées.

La Ville d'Ottawa fournira 25 000 \$ pour démarrer le Projet 4 000, qui sera incorporé à titre d'organisme à but non-lucratif ayant pour mission d'aider les résidents d'Ottawa qui participeront au programme de parrainage privé des réfugiés du gouvernement Canadien.

Projet 4 000 mettra en place des groupes de bénévoles qui coordonneront : logement, santé, éducation, emploi, relations avec les médias, et levées de fonds.

D'après le ministre aux affaires extérieur Flora McDonald le Projet 4 000 a été l'élément catalyseur qui a convaincu les membres du cabinet d'approuver l'augmentation substantielle du nombre de réfugiés admis.

Jusqu'à la dissolution de l'organisme Projet 4 000 en 1983, environ 2 000 réfugiés se sont installés à Ottawa sous le programme de parrainage privé et 1 600 grâce au programme du gouvernement fédéral.

Il est facile d'imaginer le choc culturel et les défis considérables auxquels ils ont dû faire face. Cet organisme, dont Marion Dewar a été l'instigatrice, a été le soutien et l'outil principale d'intégration de ces nouveaux arrivants dans notre communauté ottavienne.



Communiqué de presse de la Ville d'Ottawa du 29 juin 1979, p. 1
Source : RG007-11-03-01 01

Texte rédigé par Anne Lauzon, archiviste de la Ville d'Ottawa.

Souvenirs d'amitié : Cadeaux offerts aux maires d'Ottawa

Offrir des cadeaux est un rituel qui remonte à la nuit des temps, en signe de bonne volonté entre les peuples de différents clans et de différentes cultures. Aujourd'hui, cet important rituel est devenu une pratique diplomatique lors de visites de dignitaires.

À la Ville d'Ottawa, recevoir des invités constitue un événement officiel lors duquel un protocole bien établi doit être respecté. Les visiteurs à Ottawa sont des membres de la royauté, des chefs d'État étrangers, des dirigeants politiques, des délégations et des organismes communautaires. En arrivant à l'hôtel de ville d'Ottawa, les invités sont officiellement accueillis, puis s'entretiennent avec le maire. Viennent ensuite l'échange de cadeaux et la signature du livre des visiteurs du maire.



Le Philadelphia Jubilee Bowl a été remis à son Honneur, Marion Dewar.
Archives de la Ville d'Ottawa | 2007.0115.1

Le bol est offert à la mairesse en 1982 par M. William J. Green III, maire de Philadelphie, en Pennsylvanie, aux États-Unis, lorsque celle-ci s'y rend à l'occasion du tricentenaire (300^e anniversaire) de Philadelphie. Pour l'occasion, le maire d'Ottawa offre deux de ses cygnes royaux à la ville de Philadelphie. L'image au centre du bol représente la signature des Articles de la Confédération et de l'Union perpétuelle des États-Unis, qui, lorsqu'ils prennent effet en 1781, forment sa première constitution.

Les cadeaux au maire sont un symbole de l'amitié tissée entre la Ville et des personnes et des pays du monde entier. Une fois offerts, les cadeaux sont exposés dans le Bureau

du maire afin que les visiteurs puissent les admirer. Ces cadeaux sont par la suite transférés aux Archives de la Ville d'Ottawa aux fins de leur préservation en tant que témoignages durables d'amitié.



Vase en céramique remis à son Honneur Jim Watson
Archives de la Ville d'Ottawa | 2007.0115.1

Le vase a été présenté au maire en 2011 lors d'une visite de courtoisie de Son Excellence Kaoru Ishikawa, ambassadeur du Japon, à l'hôtel de ville. Les fleurs peintes sur le vase ressemblent aux fleurs du camélia sasanqua un arbuste natif du Japon. La période de floraison de l'arbre s'étend de la mi-février à la mi-mars, colorant le paysage d'hiver de ses fleurs dont la couleur des pétales varie du blanc au rose, jusqu'au rouge et dont l'étamine jaune est caractéristique.

L'équipe des Archives a pour mandat d'assurer la consignation, la sauvegarde et l'entretien de ces cadeaux. Elle entrepose les objets anciens dans l'une des quatre chambres fortes à environnement contrôlé, examine chacun d'eux en vue d'expositions et les prépare afin qu'ils puissent être présentés au grand public. Actuellement, il y a plusieurs cadeaux exposés dans l'espace Cadeaux offerts aux maires d'Ottawa, à l'hôtel de ville d'Ottawa.

Texte rédigé par Jacinda Bain, archiviste de la Ville d'Ottawa | Mai 2021.

Diapositives sur plaque de verre

Alors que nous sommes à l'ère des diaporamas numériques et des présentations PowerPoint, la présente collection met en lumière les premières formes de diapositives et de présentations de photographies. Les diapositives sur plaques de verre, utilisées entre 1850 et 1950, se visionnaient à l'aide d'un projecteur appelé lanterne magique, qui diffusait de la lumière. Elles étaient populaires dans les milieux de l'éducation et du divertissement.

Les Archives de la Ville d'Ottawa possèdent plusieurs ensembles de diapositives sur plaques de verre dans ses collections municipales et communautaires. Elles combinent divers procédés photographiques, des œuvres dessinées à la main, des textes, ainsi que certaines œuvres coloriées à la main.

Dans les archives du Service d'adduction d'eau de la Ville d'Ottawa (SAE), on trouve une série de 48 diapositives sur plaques de verre datant approximativement de 1880 à 1926 (RG023-4-1). La plupart de ces diapositives portent sur l'épidémie de fièvre typhoïde de 1911 et 1912 et des efforts de la Ville destinés à désinfecter les réseaux d'aqueduc et d'égout d'Ottawa en vue de contrer la propagation du virus. En effet, les eaux usées non traitées se déversant dans la rivière des Outaouais gagnaient le réseau d'alimentation en eau. Les diapositives pour lanterne comprennent des photographies de la rivière des Outaouais, des égouts et des aqueducs, de même que des diagrammes, des plans, des illustrations, des tableaux, des statistiques démographiques et des rapports. Le SAE utilisait sans doute ces diapositives pour faire des présentations publiques. Le Studio Topley d'Ottawa est l'auteur de plusieurs d'entre elles.



Des efforts de la Ville destinés à désinfecter les réseaux d'aqueduc et d'égout d'Ottawa

Archives de la Ville d'Ottawa | CA002258

Un scaphandrier plonge dans la baie Nepean de la rivière des Outaouais à la recherche d'une fuite dans le réseau d'approvisionnement en eau qui aurait causé l'éclosion de typhoïde en 1911, vers 1911

Conservé dans les fonds communautaires des Archives, le fonds de la famille Stewart (MG017) compte 242 diapositives de lanterne. William Stewart s'est établi avec sa famille à Bytown en 1827. Son fils, McLeod Stewart (1847-1926), sera maire d'Ottawa de 1887 à 1888. Les diapositives de lanterne montrent en grande partie des portraits de personnalités politiques locales et d'éminents citoyens d'Ottawa, ainsi que des paysages de la région d'Ottawa réalisés vers les années 1870 à 1896 (MG017-06-493).



Des bureaux du CPR au 42, rue Sparks
Archives de la Ville d'Ottawa | CA002201

Vue extérieure des bureaux du CPR au 42, rue Sparks, à l'intersection de la
rue Elgin, [1894-1896]

Ce fonds renferme également un ensemble de diapositives de lanterne illustrant le projet avorté de canal maritime de la baie Georgienne qui aurait relié Montréal et Ottawa aux Grands Lacs d'amont. Ardent défenseur du projet, McLeod Stewart aurait utilisé les diapositives dans le cadre de ses démarches d'obtention d'un soutien financier pour le projet.

Texte rédigé par Theresa Sorel, archiviste de la Ville d'Ottawa | Avril 2021.

La représentation des Autochtones dans les archives

« Les bâtons et les pierres auront beau me rompre les os, je ne dois jamais me laisser blesser par les mots. » Beaucoup parmi nous ont grandi avec ce cliché percutant, pour éviter de céder à l'intimidation. Pourtant, les mots sont effectivement blessants, et si une photo vaut mille mots, une image peut être terriblement dévastatrice. En cherchant, dans la base de données descriptives des Archives de la Ville d'Ottawa, l'inoffensive expression « costume party » (« fête costumée »), on tombe sur différentes photos, dont celle-ci, intitulée « Lady of Annunciation, Brownie Halloween Party » (« Notre-Dame-de-l'Annonciation, soirée d'Halloween des Peaux-Rouges »). Si les enfants portent différents costumes, les trois adultes représentés sur la photo sont tous costumés en « Indiens ». Selon les normes d'aujourd'hui, considérer comme des costumes d'Halloween les vêtements des groupes ethniques ou des peuples autochtones est insultant.

« Les costumes "autochtones" de l'Halloween sont vexants pour bien des gens. Nous espérons que nos voix sauront inciter à bien réfléchir avant de vendre, d'acheter ou de porter ces costumes. » – Rebecca Hope Gouthro, The Ubysey, le 30 octobre 2018.



Lady of Annunciation, Brownie Halloween Party, 1955
Archives de la Ville d'Ottawa | CA035009

Il n'empêche que ces photos rendent compte des valeurs normatives du passé et peut-être même du contexte d'une pratique qui a la vie dure. Comment les archives peuvent-elles préserver l'histoire sans continuer d'être complices du colonialisme institutionnalisé? Dans quel contexte faut-il replacer ces photos? Et comment annoncer aux chercheurs qu'ils pourraient tomber sur des photos psychologiquement traumatisantes? Voilà autant de questions sur lesquelles nous nous penchons en prévision de la mise à jour des descriptions et du contenu des archives sur le portail Web des Collections archivistiques et muséales d'Ottawa.

Il ne suffit pas, pour les Archives, de se pencher sur le contenu de leurs collections actuelles : nous tâchons d'enrichir et de diversifier les récits et les anecdotes, préservés en permanence, des citoyens d'Ottawa. Pour comprendre parfaitement l'histoire, nous devons préserver des documents qui constituent la mémoire, racontée à la première personne, de toutes les communautés qui font partie d'Ottawa, dont les Autochtones, les Noirs, les personnes de couleur, les minorités ethniques et la communauté LGBTQ2S+.

Jadis, les archivistes étaient fidèles à un idéal : ils étaient les gardiens de la mémoire. Nous ne narrons et n'éditorialisons pas le sens de cette mémoire. Il faut toutefois constater que cet idéal est essentiellement infondé. L'objectivité est un mirage qu'on ne peut pas maîtriser. Nous devons étaler au grand jour nos processus et nos préjugés.

Texte rédigé par John Lund, archiviste de la Ville d'Ottawa | mars 2021.

Un phénomène musical en balade à North Gower

Par une journée ensoleillée d'avril 1957, une voiture Desoto Firedome portant l'inscription « Imperial Records » s'immobilise sur l'autoroute 16, à côté de la maison Ashwood à North Gower. La téléphoniste et photographe amateur Elsie Hyland, qui travaillait au central téléphonique voisin, a sans doute vu la voiture s'arrêter. Lorsque quelqu'un sort du véhicule, elle se précipite vers sa propre voiture garée de l'autre côté de la rue pour saisir son appareil photo à temps et, avant même de sortir de sa voiture, elle prend rapidement un cliché d'un Antoine « Fats » Domino stupéfait, qui s'apprête à marcher sur la rue principale.



Antoine « Fats » Domino et un membre du groupe ou de l'équipe sur la rue principale, North Gower, près de Bide-A-Wee, avril 1957.

Rideau Archives, collection Elsie Hyland (MGR109-01)

Photographe : Elsie Hyland

D'après les photos, il semble que Domino et son équipe se dirigeaient vers le sud à la fin de la matinée du jeudi 18 avril, après s'être produits la veille au « Biggest Show of Stars of 1957 » à Ottawa. Fats était la tête d'affiche du concert, qui réunissait plusieurs artistes, dont Chuck Berry, Clyde McPhatter et le Paul Williams Orchestra, qui ont donné 45 représentations à travers le continent. Le titre à succès de Domino « I'm Walking » atteignait le sommet des palmarès, et le film « Shake Rattle and Rock » dans lequel il jouait venait d'être projeté à Ottawa la semaine précédente, si bien que la foule d'Ottawa était prête à l'accueillir. Domino et les autres artistes n'ont pas déçu le public,

mais les spectateurs d'Ottawa ont peut-être eu de la chance. Quelques semaines auparavant, Domino avait manqué plusieurs dates de tournée en raison d'une maladie, et l'une des voitures du groupe avait pris feu près de Washington DC.

À Ottawa, les choses se sont déroulées dans le calme. Sur le parterre de l'Auditorium, les policiers ont surveillé la situation de près et ont dû menacer à deux reprises d'annuler le concert si le public ne pouvait pas arrêter de danser et demeurer assis. Toutefois, il n'y a pas eu de tension raciale et d'ivresse qui, selon les journaux, alimentaient la violence dans certaines salles américaines. En 1956, des émeutes ont éclaté lors de quatre concerts de Domino, et une date dans le Connecticut a été annulée par simple crainte qu'une cinquième n'ait lieu. Au moment où la version d'automne du Biggest Show of Stars de 1957 (qui mettait à nouveau en vedette Domino et l'Ottavien Paul Anka, arrivant à Ottawa en novembre) s'apprêtait à prendre la route, les événements se sont répétés : une étape de la tournée à Washington DC a été annulée en raison des craintes d'émeutes.



Antoine « Fats » Domino, à côté de la voiture de tournée d'Imperial Records sur la rue principale, North Gower, près de Ashwood House, avril 1957.

Rideau Archives, collection Elsie Hyland (MGR109-01)

Photographe : Elsie Hyland

Malgré ces tensions, Domino voyait que sa musique rendait les gens heureux et qu'elle les rapprochait, parfois physiquement, d'une manière qui ne s'était jamais vue auparavant. À cette époque, certaines villes du sud des États-Unis obligeaient encore la ségrégation du public pour les spectacles de divertissement, avec des représentations distinctes l'après-midi et le soir, bien que quelques villes aient choisi d'intégrer le public pour la première fois lors des concerts du Biggest Show au printemps 1957. De même, Domino et les autres musiciens noirs n'étaient pas nécessairement servis dans tous les restaurants des États-Unis. Lors de l'édition d'automne du Biggest Show de 1957, Buddy Holly est sorti en trombe d'un établissement qui était prêt à le servir, mais pas les musiciens noirs qui l'accompagnaient. En jouant de la musique, Domino ne visait pas à conscientiser davantage les gens à la culture noire, mais il est clair que ce fut l'un des résultats. Bien entendu, la situation était différente au Canada, mais au moment où Domino se promenait sur la rue principale de North Gower en avril 1957 et posait pour Elsie Hyland, très peu de personnes d'origine africaine résidaient dans les environs. Contrairement aux communautés voisines comme Ottawa, Hull et Perth, les cantons de North Gower et de Marlborough sont demeurés largement ignorés de la diaspora africaine, jusqu'à l'arrivée d'immigrants des Caraïbes dans les années 1960.

L'énorme popularité de Domino a peut-être contribué à combler le fossé creusé par la ségrégation, mais l'importance de cette légende du rock and roll est sans doute méconnue aujourd'hui, même si on ne la juge qu'en fonction de son influence sur l'industrie de la musique. En novembre 1957, lors de sa deuxième visite à Ottawa la même année, à l'occasion de la version automnale du Biggest Show of Stars, Fats Domino avait déjà vendu 25 millions de disques en moins de dix ans de carrière. Le Temple de la renommée du Rock and roll attribue à Domino plus de succès que Chuck Berry, Little Richard et Buddy Holly réunis. La musique de Domino a influencé la carrière d'Ernest Evans (dont le nom de scène Chubby Checker était un jeu de mots explicite du nom de Fats Domino) et des Beatles, parmi beaucoup d'autres, ainsi que celle des artistes jamaïcains qui ont créé le ska. Artiste prolifique, la succession de Domino a hérité des droits de plus de 1 000 titres. Cependant, même dans les années 1950, la majeure partie des revenus (pour les musiciens, en tout cas) provenait des tournées, et non des ventes de disques ou des redevances. On estime que Domino gagnait à l'époque la valeur actuelle de 4,5 millions de dollars par an grâce à ses concerts.

Ironiquement, les photos de Hyland montrent Domino non pas en train de jouer la musique qu'il aimait, mais en route pour son prochain concert, posant pour l'appareil photo d'une admiratrice, ce qui représentait de plus grands défis pour la vedette. Selon une entrevue accordée au magazine Rolling Stone en 2007, « manger de la nourriture qu'il n'a pas cuisinée et parler à des gens qu'il ne connaît pas figurent en tête de liste des activités qu'il aime le moins ». On dit que Domino a abandonné les concerts parce

qu'il ne pouvait plus supporter la nourriture. Comme l'indique un article nécrologique publié par Forbes 2017, « ... La Nouvelle-Orléans était le seul endroit où il appréciait la nourriture. Il emportait ses propres chaudrons et casseroles en tournée. »

Peut-être que le Ashwood, ou le Bide-A-Wee voisin, a été choisi ce jeudi matin-là, ou peut-être que Fats prenait simplement un café avant de reprendre la route.

Original publié dans le bulletin d'information de février 2021 de la Société historique du canton de Rideau. Texte rédigé par Stuart Clarkson, archiviste de la Ville d'Ottawa.

L'Auberge coloniale – une maison de rêve

En juin 1926, à un peu plus d'un mille au nord de North Gower, sur ce qui était autrefois la route de Prescott, un nouvel établissement servant des rafraîchissements légers était inauguré. Fermant chaque automne, le Colonial Inn rouvrait au printemps, souvent après avoir subi quelques améliorations au cours de l'hiver. En 1929, la salle à manger était chauffée par une nouvelle fournaise qui venait s'ajouter à un charmant foyer, qui était apparemment insuffisant.



Publicité dans l'Ottawa Journal annonçant l'ouverture du Colonial Inn.
Source : The Ottawa Journal, p. 6, 2 juin 1926.

En 1935, la propriétaire, Mlle M. Lennan, présentait son établissement comme étant l'une des haltes préférées des automobilistes. Mlle Lennan décrivait elle-même son bâtiment comme « une vieille cabane en bois rond » qu'elle avait améliorée depuis les années 1920 avec du stuc, du plâtre, des planches, un foyer et une cheminée en pierres et, enfin, une nouvelle annexe.

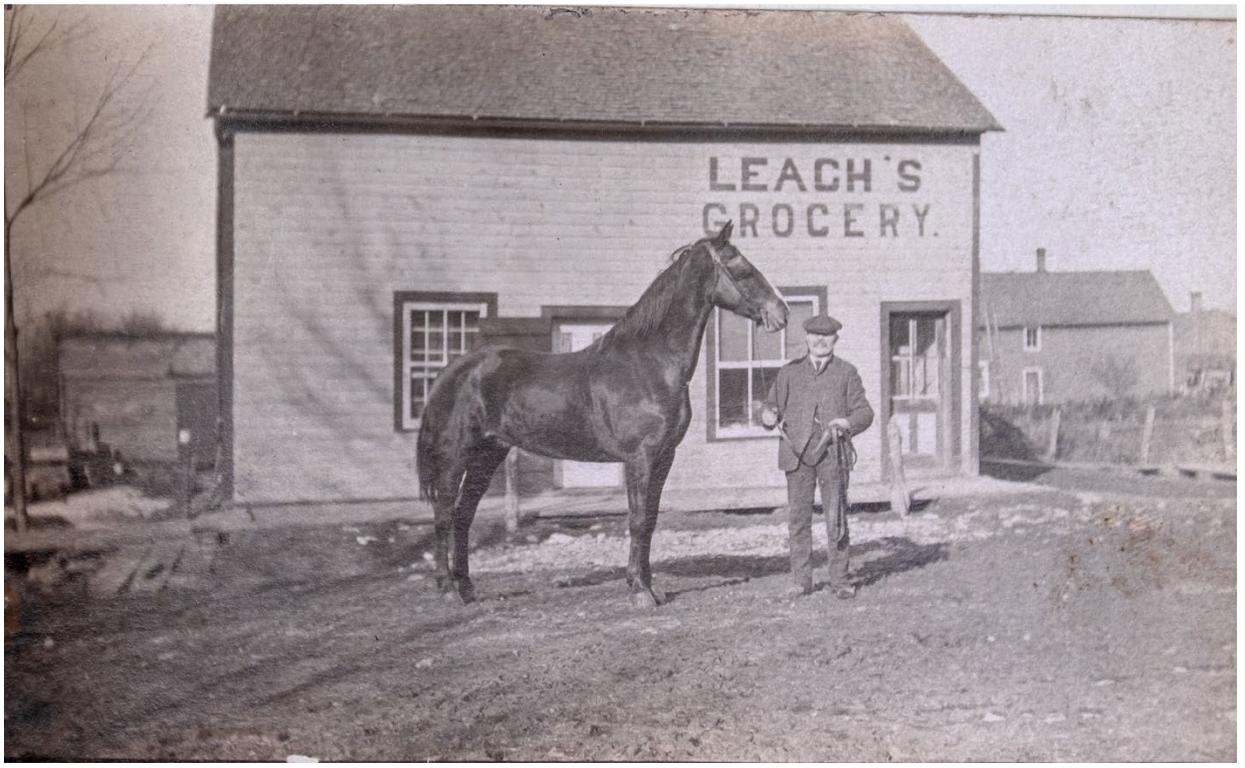
commerce des fruits dans cette région (MGR185), dont trois volumes de registres d'achat couvrant les années 1963 à 1998.

Les registres révèlent que, en 1965, près de la moitié des ventes de pommes ont été conclues au kiosque de la ferme et que des commandes en gros ont été passées par Rhiza Meadows de Manotick, Bonell Fruit and Vegetables de Spencerville, G. Scharfe de Kars et Carsonby Gardens.

Source : Bulletin de la RTHS de mars 2015.

Plus qu'un simple dépanneur

Les photos des rues principales du canton de Rideau évoquent les anciens magasins généraux qui occupaient une place centrale dans les petites localités d'autrefois. Nous pouvons facilement imaginer la vaste gamme de produits que ces magasins mettaient à la disposition des gens de la place : biscuits, médicaments pour l'estomac, bottes, clous, noix de muscade, huile pour machines, thé, poli à poêle, papier peint, sucre, livres, savon, boutons, harmonicas, semences de carotte, mocassins, bois de corde et tabac à volonté – un assortiment bien plus vaste que celui des magasins à un dollar modernes qui ont, dans une certaine mesure, pris leur place.



Magasin Leach de North Gower

Tweedsmuir History, North Gower Women's Institute Vol. 1, p. 95, no d'acquisition 1994.09, code de réf. MGR049

Les livres de comptes de Thomas Salter (MGR054) nous révèlent une partie de ce que celui-ci vendait dans son magasin de Reeve Craig au tournant du XX^e siècle. Certains articles vendus témoignent de changements survenus à l'époque : le voile de religieuse qu'il a vendu à William Beggs en 1894, par exemple, n'était devenu à la mode que dans les années 1880; les pilules roses achetées par Augustus Arcand étaient fort probablement des « Dr. William's Pink Pills for Pale People », un produit fabriqué pour la première fois durant les années 1890 à Brockville, en Ontario, pour être plus tard

Too Little Blood

Too little blood! That is what makes men and women look pale, sallow and languid. That is what makes them drag along, always tired, never hungry, unable to digest their food, breathless and palpitating at the heart after slight exertion, so that it is a trouble to go up stairs. They are "Anæmic," doctors tell them; and that is Greek for having "too little blood." Are you like that?

Are your gums pale instead of being scarlet? Pull down your eyelid—Is the lining of it bloodshot and pale? That is where "too little blood" shows.

More anæmic people have been made strong, energetic, hungry, cheerful men and women by

**Dr. Williams' Pink Pills
for Pale People**

than by any other means. They are the finest Tonic in the world; they have cured more people than any other medicine, but you must get the REAL Dr. Williams' Pink Pills, put up in packages just LIKE THIS



The wrapper is always printed in red ink on white paper.

If your dealer does not keep them, or tries to persuade you to take something else, send the price, 50 cents a box or \$2.50 for six boxes to the Dr. Williams Medicine Co., Brockville, and get the genuine by return mail—postage paid.

Publicité du Dr Williams Pink Pills
 Les pilules roses pour personnes pâles du Dr Williams
 Source : L'Ottawa Journal 1898

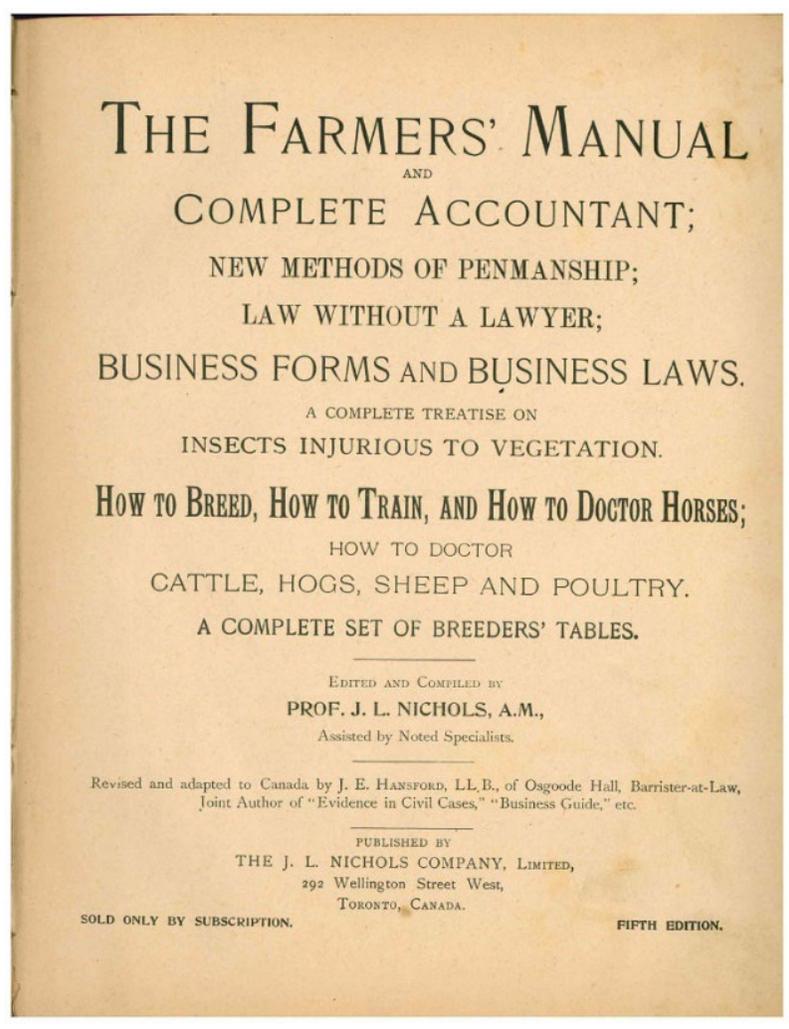
Se procurer des livres dans le confort de son foyer

Il y a un siècle, l'achat de livres se faisait beaucoup par l'entremise de vendeurs à Ottawa ou dans d'autres grandes villes de la région, entre voisins, ou encore par abonnement.

L'abonnement permettait de recevoir des livres par la poste ou par la visite d'un vendeur, qui cognait à la porte des fermes et des maisons, une valise remplie d'échantillons à la main, à la recherche d'acheteurs potentiels. Ces livres étaient produits par des éditeurs de grands centres urbains spécialisés dans les livres pour abonnement. On dit que Bradley-Garretson, éditeur à Brantford et à Toronto, employait dans les années 1880 deux à trois mille vendeurs à travers le Canada.

L'entreprise J. L. Nichols Limited de Toronto, un autre éditeur spécialisé dans l'abonnement, avait publié, par exemple, *The Farmer's Manual and Complete Accountant*, une encyclopédie qui regroupait des conseils sur les pratiques vétérinaires, la calligraphie, la rédaction de contrats, la comptabilité et autres sujets du même genre.

William Whiting, un fermier de la première concession de Marlborough, avait inscrit en date du 4 mars 1904, dans la section *Weather Notes* du *Farmer's Manual*, qu'il avait acheté le livre à un certain W. H. Percival de Kemptville pour 1,75 \$. Ce Percival avait-il lui-même un abonnement, ou bien était-il vendeur chez J. L. Nichols Company Limited? Nous ne le savons pas. Ce que nous savons par contre, c'est que la copie de Whiting, conservée par la succursale des Archives de Rideau dans le fonds de Ruth Armstrong (MGR020), nous donne une trace du lien entre le canton de Rideau et la vente de livres par abonnement, juste avant la fin de sa popularité, qui a décliné à l'époque de la Première Guerre mondiale.



The Farmer's Manual and Complete Accountant

The Farmer's Manual, vendu exclusivement par abonnement par la J. L. Nichols Company Limited.

Source : MGR020

Original publié dans le bulletin d'information de juin 2014 de la Société historique du canton de Rideau. Texte rédigé par Stuart Clarkson, archiviste de la Ville d'Ottawa.